QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

N° ~~17.~~ 16.

SCIENCES ACCESSOIRES.

De l'élasticité et de la compressibilité des fluides élastiques. Loi de Mariotte. — Sa démonstration.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Des ouvertures de l'abdomen qui donnent passage à des vaisseaux.

SCIENCES CHIRURGICALES.

Déterminer si les plaies d'armes à feu ont été faites avant ou après la mort.

SCIENCES MÉDICALES.

Apprécier les symptômes de la pleurésie aiguë et de la pleurésie chronique.

ESSAI
SUR L'HYGIÈNE DU SOLDAT.



THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUPLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
LE 18 MARS 1842;

PAR

DUNDAS (Louis-Alphonse-Michel).

De Saint-Denis (Seine),

CHIRURGIEN AIDE-MAJOR,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Si le malade est en danger de mort, risque tout pour le sauver, même ta réputation.
En général ne songe jamais à toi, mais uniquement au malade.
(HUFELAND, *Aphorismes* 24 et 25).

MONTPELLIER,

DE CHEZ PIERRE GROLLIER, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, RUE BLANQUERIE, 18.

1842.

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DELMAS.	*Accouchements.*
GOLFIN, Président.	*Thérapeutique et Matière médicale.*
RIBES, *Examinateur.*	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON.	*Pathologie externe.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.	MM. TOUCHY.
BERTIN, *Examinateur.*	JAUMES.
BATIGNE.	POUJOL.
BERTRAND.	TRINQUIER.
DELMAS fils.	LESCELLIÈRE-LAFOSSE.
VAILHÉ.	FRANC.
BROUSSONNET fils, *Examinateur.*	JALAGUIER.

A MA MÈRE.

Gage respectueux d'amour filial.

A SON SECOND ÉPOUX,

M. FIEVET-BARRÉ, DE LILLE (NORD).

Son amour, ses soins vraiment paternels m'ont toujours empêché de m'apercevoir que je suis orphelin depuis ma naissance.

A MES AMIS DE COLLÉGE,

MESSIEURS

Henri BERNARD.

.... *Quoniam audisti verba oris mei.* (Ps. CXXXVII, 1).

ET

Joseph FABRE.

.... *Nudus* eram *et cooperuisti me.* (MATT. XXV, 36).

Témoignage public d'affection et de reconnaissance.

DUNDAS.

A MESSIEURS

Édouard Pellier,

Jean-Joseph Ducel, Docteur en Médecine,

Le Vicomte Amédée de Ginestous.

J'étais étranger, malade, découragé..... Ils m'ont traité comme si j'étais leur frère.

DUNDAS.



QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

SCIENCES ACCESSOIRES.

De l'élasticité et de la compressibilité des fluides élastiques. Loi de Mariotte. Sa démonstration.

On entend par *élasticité* cette propriété par laquelle les corps reviennent à leur forme primitive lorsque la cause qui la leur avait fait perdre cesse d'agir sur eux.

La *compressibilité* est la propriété des corps de diminuer de volume par l'action d'une cause extérieure. C'est surtout dans les gaz que ces deux propriétés se manifestent avec plus d'énergie et sont plus facilement appréciables : cela tient à l'excessive mobilité des molécules gazeuses et au peu de force de cohésion qu'elles ont entre elles.

Mariotte, physicien français, né en Bourgogne, énonça ainsi la loi de la compressibilité des fluides élastiques :

Les volumes des gaz sont en raison inverse des pressions qu'ils supportent.

Voici sa démonstration :

On se sert d'un tube barométrique dont la plus courte branche est fermée ; on verse du mercure dans ce tube en ayant soin que le niveau soit le même dans les deux branches. Si maintenant nous versons dans le tube une nouvelle quantité de mercure, le niveau s'élèvera dans les deux branches, mais non à la même hauteur. Car l'air enfermé dans la plus courte branche, pressé par le mercure, exerce à son tour une pression sur sa surface elle-même et l'empêche de s'élever autant que le mercure de la plus longue branche, qui n'a à vaincre que l'élasticité de l'air extérieur. En même temps le volume de l'air contenu dans la plus courte branche diminue par l'effet de l'augmentation de la pression qu'il supporte. Cette

pression provient de l'agrandissement de la colonne mercurielle de la longue branche. Pour mesurer la pression que supporte l'air de la branche fermée, on fait passer par le niveau du mercure de cette branche un plan que l'on prolonge jusqu'à la longue branche, et l'on prend la hauteur de la colonne à partir du prolongement de ce plan jusqu'en haut; je suppose que l'on trouve 28 pouces de hauteur à cette colonne : comme l'on sait que la pression exercée par l'atmosphère sur une surface est égale à la pression qu'exercerait sur cette surface une colonne de mercure qui aurait 28 pouces de hauteur et la surface pressée pour base, il s'ensuit que l'air de la plus courte branche supporte la pression atmosphérique, plus une pression égale à cette même pression atmosphérique. Le volume de cet air n'est plus alors que la moitié du volume primitif. L'expérience a prouvé que pour des pressions 1. 2. 3. 4... *N*. Les volumes deviennent successivement 1|2. 1|3. 1|4... *N*. Il est donc vrai de dire que les volumes de gaz sont en raison inverse des pressions qu'ils supportent.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Des ouvertures de l'abdomen qui donnent passage à des vaisseaux.

L'abdomen est une grande cavité de forme cylindrique, applatie d'avant en arrière, située à la partie moyenne et inférieure du tronc limitée en haut par le diaphragme ; en bas, par la partie inférieure du bassin et les muscles qui s'y attachent ou la recouvrent ; antérieurement, par les muscles grand et petit oblique, droit, transverse, pyramidal ; postérieurement, par la colonne vertébrale, le sacrum, les muscles trapèze, long dorsal, sacro-lombaire, transversaire, intertransversaire des lombes ; sur les côtés, par les côtes, les os des îles, et les muscles grand et petit oblique.

On connaît huit ouvertures principales dans l'abdomen, qui donnent passage à des vaisseaux : deux supérieures et six inférieures. Une des ouvertures supérieures est formée par l'entrecroisement en arrière des fibres du diaphragme qui s'attachent à la colonne vertébrale et qui donnent passage à l'artère aorte et au canal thoracique. La seconde se trouve au milieu de l'aponévrose trilobée, dite centre phrénique du même muscle, et qui donne passage à la veine-cave inférieure.

Les ouvertures inférieures sont le canal inguinal, le canal crural et le trou obturateur.

Le canal inguinal donne passage au cordon spermatique, à l'artère spermatique.

Le canal crural, à l'artère crurale, sous laquelle se trouve la veine du même nom, qui en est séparée par une aponévrose.

Enfin, le trou obturateur donne passage à l'artère obturatrice et à la veine du même nom.

Des vaisseaux lymphatiques accompagnent toujours ces artères et ces veines.

SCIENCES CHIRURGICALES.

Déterminer si les plaies d'armes à feu ont été faites avant ou après la mort.
(Méd. lég.)

C'est bien à cette question que l'on peut appliquer avec vérité le *judicium difficile* d'Hippocrate, dans son premier aphorisme. En effet, les circonstances dans lesquelles les plaies d'armes à feu ont pu être faites, le temps qui s'est écoulé depuis qu'elles ont été faites jnsqu'au moment où on explore le cadavre, bien d'autres causes encore viennent rendre plus épais le voile qui recouvre la vérité que nous devons chercher. Pour y parvenir, voyons d'abord qu'est-ce qu'une plaie d'arme à feu ; quels sont les accidents qui en sont la suite pendant la vie, et quels sont les moyens curateurs ou réparateurs que la vie apporte à cette sorte de lésion.

Les plaies d'armes à feu sont produites par des corps durs, le plus souvent métalliques, de forme et de grosseur variées (balles, boulets, éclats de bombe, d'obus), lancés par l'explosion de la poudre à canon. Elles participent de la nature des plaies contuses et des plaies par déchirement. La solution de continuité est dépendante de la forme, du volume de l'agent vulnérant et de la force dont il est doué au moment où il agit. Aussi les plaies d'armes à feu peuvent n'occasionner qu'une contusion, qu'un léger déchirement superficiel, comme donner lieu, dans d'autres circonstances, à des plaies profondément déchirées, mâchées en quelque sorte, ou restes d'un membre enlevé, entièrement séparé du corps.

En général, ces plaies saignent peu, quand elles sont faites par un agent de forme peu considérable, tel que grains de plomb, chevrottines, balles ou petits éclats de bombe, à moins qu'il n'intéresse, dans son action, quelque artère principale, quelque gros vaisseau; encore faut-il dans ce cas que l'agent vulnérant soit doué d'une grande force et d'une grande vîtesse; car si elles sont épuisées quand il arrive aux téguments, il ne peut que contusionner ou déchirer le vaisseau. De là, obstacle à une hémorrhagie considérable.

La contractilité de la peau est cause d'un phénomène que l'on remarque ordinairement après une blessure non déchirée d'armes à feu : c'est que l'ouverture est moins grande que le volume du corps qui l'a produite.

Les moyens curateurs ou réparateurs que la vie apporte à ces sortes de lésions, sont la cicatrisation, qui ne se termine qu'au bout d'un certain temps. Or, si l'on tient compte d'un phénomène qui se passe encore dans le cadavre, lorsque la vie proprement dite l'a quitté (la vie, que l'on peut nommer l'ensemble harmonique des fonctions), bien que plusieurs de ces fonctions s'exécutent encore séparément pendant un certain temps, quand cet ensemble a cessé, si l'on tient compte de ce phénomène, que je nommerai, avec M. le docteur Jaumes, la vie cadavérique, on apercevra facilement la différence des plaies faites sur le vivant de celles faites sur le cadavre.

SCIENCES MÉDICALES.

Apprécier les symptômes de la pleurésie aiguë et de la pleurésie chronique.

Suivant Hippocrate, la pleurésie ou inflammation du poumon, tire son nom de la douleur de côté qui en est ordinairement le symptôme principal. *Pleuritis* est le nom de la douleur de côté, surtout quand elle est un peu forte, persistante et accompagnée de fièvre aiguë. Pinel définit la pleurésie, l'inflammation de la plèvre. Laennec appelle pleurésie l'inflammation de la plèvre, même sans douleur; pneumonie, péripneumonie, l'inflammation du poumon même avec douleur, sans que la plèvre soit atteinte; pleuro-pneumonie, l'inflammation dès deux organes à la fois.

Il en reconnaît de plusieurs espèces. La pleurésie aiguë, franche, légi-

time ; la pleurésie hémorrhagique aiguë ; la pleurésie chronique ; le rétrécissement de la poitrine à la suite de la pleurésie ; la pleurésie circonscrite ou partielle ; la pleurésie latente ; l'empyème des chirurgiens et la péripneumonie.

On distingue dans la pleurésie des symptômes locaux et des symptômes généraux.

Symptômes locaux. Une douleur pongitive dans le côté affecté. Elle est plus ou moins constante et manque quelquefois même dans les pleurésies les plus aiguës. Le point pleurétique peut se fixer dans quelque partie que ce soit de la poitrine, souvent au-dessous du mamelon, ou à la même hauteur dans le côté. Il passe d'un côté à l'autre sans transport d'inflammation, et quelquefois même, dit Laennec, dans l'origine de la maladie, on a remarqué le point pleurétique, à droite, par exemple, quand la pleurésie était à gauche. Andral dit n'avoir jamais observé ce cas ; il pense que lorsque la douleur a lieu dans le côté opposé à celui où la pleurésie existe, on doit la regarder comme le résultat d'une pleurodynie. La douleur pongitive augmeute par l'inspiration qu'elle borne, par la toux qui la rend excessive. La pression même dans les espaces intercostaux, la détermine rarement, et seulement quand il y a complication de rhumatisme des muscles du thorax. La dyspnée est plus ou moins variable ; quelquefois le malade en a à peine la conscience ; d'autrefois, au contraire, elle est extrême et amène même la suffocation. On lui donne pour causes le bridement du point pleurétique, un catarrhe antérieur à la pleurésie, un asthme spasmodique, un épanchement très abondant dès le principe, augmentant rapidement et produisant au bout de peu de jours l'anasarque du côté opposé. Ce dernier cas est très rare suivant Andral. La toux, ordinairement rare, sèche, peu forte, quelquefois nulle. S'il y a expectoration, elle est très peu abondante, pituiteuse, ou formée de mucosités incolores, mêlées parfois de sang ; elle n'est muqueuse et abondante qu'en cas de catarrhe pulmonaire. Le décubitus a lieu sur le côté ou sur le dos, rarement sur le côté sain, bien que ce cas se présente sans danger de suffocation.

Symptômes généraux. Au début de la pleurésie, il se déclare une fièvre intense, qui ne dure que peu de jours, surtout quand la maladie est

promptement combattue par des évacuations sanguines. Elle tombe avec le point. Tels sont les principaux symptômes de la pleurésie aiguë.

La pleurésie chronique se déclare d'une manière occulte, sans qu'on s'en aperçoive à peine. Elle atteint ordinairement des individus jouissant d'une bonne santé, d'une forte constitution. Ils portent au côté une douleur à laquelle ils ne font pas attention, la rapportant à une affection nerveuse ou rhumatismale. Comme ils ne toussent pas, qu'ils n'ont point de fièvre, ils continuent à vaquer à leurs occupations, et qnelques jours après l'invasion de la maladie, l'oscultation et la percussion font reconnaître un épanchement de la plèvre. Elle est souvent la suite de la pleurésie aiguë. Le passage de celle-ci à l'état chronique a lieu toutes les fois qu'une cause quelconque empêche la prompte absorption du liquide épanché et la conversion des fausses membranes en tissu accidentel. Il s'annonce par l'abondance de l'épanchement, par la chute de la fièvre dont l'intensité diminue chaque jour; elle cesse quelquefois tout à fait par moments, mais reparaît presque tous les soirs. Elle redevient intense par suite d'un léger écart de régime, ou même sans cause appréciable.

Les fonctions ne présentent aucun changement notable ; souvent même il n'y a pas de dyspnée. — L'égophonie disparaît au moment ou l'épanchement est devenu considérable, et ne reparaît que rarement. Alors c'est quand la résolution a lieu rapidement, parce que la compression longue du poumon a détruit l'élasticité des bronches, ainsi que leur tonicité.



ESSAI

SUR

L'HYGIÈNE DU SOLDAT.

AUX SOLDATS.

Tout imparfait que soit ce travail, puisse-t-il leur être utile, et surtout leur prouver tout l'intérêt que je leur porte. Prévenir ou soulager leurs maux, éclairer leur esprit, voilà ma mission près d'eux. C'est ce but que je me suis toujours efforcé et que je m'efforcerai toujours d'atteindre.

DUNDAS,
Chirurgien Aide-Major.

AVANT-PROPOS.

Depuis long-temps j'avais remarqué que l'on avait écrit sur l'hygiène de l'homme en général, ou considéré sous un point de vue particulier : ainsi nous avons beaucoup de traités d'hygiène, nous avons ensuite l'hygiène des hommes de lettres, des hommes d'état, etc., etc. — Je n'ai jamais entendu parler d'un traité d'hygiène du soldat. C'est sans doute bien présomptueux à moi de vouloir combler cette lacune : je sais que mes faibles connaissances auraient dû m'empêcher de me charger d'une tâche si belle et si difficile à remplir. Aussi ne l'ai-je tentée, que d'après l'avis d'un homme instruit, éclairé, compétent dans la matière.

En 1828, époque à laquelle j'entrai à l'hôpital militaire d'instruction de Lille, un de mes amis, M. Riche, docteur en médecine, et alors chirurgien sous-aide; m'avait fait entrevoir l'utilité de l'observation des moindres faits et gestes du soldat, dont tous deux nous devions être un jour les médecins, afin de pouvoir lui donner des avis salutaires pour le bien-être de sa santé. Cette idée à germé en moi, et c'est elle qui donne lieu à l'essai que je présente aujourd'hui à la Faculté de Montpellier, c'est le fruit de quatorze ans de service, de quatorze années d'observation et d'expérience. Car j'ai vécu avec le soldat, j'ai partagé ses plaisirs; ses peines, ses fatigues et ses privations; ne devai-je pas chercher à augmenter les uns, à lui donner des moyens de se garantir des autres ou au moins à en diminuer les rigueurs? Je l'ai tenté, avec peu de succès, je le sais, mais je fais ici la promesse solennelle de consacrer tous mes instants à diminuer les imperfections de ce travail, à ajouter à ce qui manque, à suppléer enfin à mon incapacité par l'observation et la patience. Je parviendrai à ce but, je l'espère, grâce à une volonté ferme, et grâce surtout aux conseils éclairés et sages de cet homme savant qui, non content de m'avoir ouvert la carrière, a bien encore voulu me promettre son appui pour la fournir avec succès. Qu'il daigne aujourd'hui recevoir l'hommage public de ma reconnaissance bien sincère, et de mon entier dévouement. Plus tard seulement, quand il sera digne de lui, j'oserai mettre à la tête de mon hygiène du soldat : A M. RIBES, *professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.*

INTRODUCTION.

La santé est ici-bas le plus grand des biens ; celui que l'on doit plus chercher à conserver par toutes les précautions, tous les soins possibles.

La carrière militaire offre plus que toutes les autres, des obstacles qui empêchent d'arriver à cette fin. Mais si le soldat ne peut éviter beaucoup de causes d'indispositions et de maladies, il peut, par des précautions et des soins bien entendus, rendre l'action de ces causes beaucoup moins nuisible et souvent la rendre nulle.

Lui faire connaître ces moyens et ces précautions à prendre, tel est notre but dans cet essai. Ne nous adressant qu'aux soldats, nous avons élagué de notre discours, toute discussion, tout terme scientifique ; c'est au soldat seul que je parle, et mon but est de me faire comprendre de lui. Heureux si j'y parviens !

Nous considérerons le soldat dans sa vie et ses habitudes : en garnison, en marche, en campagne ; et nous terminerons par quelques avis sur les signes de maladie, et les moyens ou de la prévenir ou d'en éviter les conséquences, si l'on négligeait d'y porter promptement remède.

ESSAI

SUR L'HYGIÈNE DU SOLDAT.

SECTION PREMIÈRE.

Du Soldat en Garnison.

ARTICLE PRÉLIMINAIRE.

La position du soldat en garnison varie suivant le lieu où il se trouve. On conçoit que son service est plus ou moins pénible , sa nourriture d'une qualité plus ou moins bonne. Les eaux , l'air plus ou moins sains , la température plus ou moins chaude ; enfin , la caserne qu'il habite est plus ou moins favorablement située , bâtie , disposée.

En quelque situation qu'il se trouve , le soldat ne doit pas perdre de vue un principe que je regarde comme fondamental pour le maintien de sa santé , c'est que sa manière de vivre doit être adaptée au climat qu'il habite ; que le meilleur moyen de prévenir les maladies est de se conformer , le plus qu'il le pourra , aux habitudes , au genre de vie des habitants au milieu desquels il se trouve accidentellement placé.

Si son service est pénible , qu'il ménage ses forces dans ses moments de loisir ; qu'il évite les longues promenades , qui , commencées dans le but de se récréer , se terminent souvent par une course fatigante et quelquefois dangereuse , soit que , ne connaissant pas le pays , il se soit trop éloigné , soit que par tout autre motif , il soit obligé de se hâter pour se trouver à temps à son devoir , et par conséquent épuisé , et dans des conditions tout à fait défavorables pour le bien remplir. Que de soldats n'avons-nous pas vus malades , dangereusement même , et qui ne pouvaient assigner à leur maladie d'autres causes qu'une course précipitée pour se trouver à temps au moment de la garde , d'un exercice , ou de tout autre service.

Qu'il ménage sagement ses vivres afin d'en avoir toujours une quantité

suffisante. Si le pays qu'il habite ou ses moyens le lui permettent, il pourra de temps en temps boire du vin après ses repas. Cette boisson est préférable à l'eau-de-vie, au cidre et à la bière, bien que l'usage de l'eau-de-vie et de la bière ne soit pas nuisible à la santé, quand il est modéré, quand la constitution est bonne et la croissance achevée.

L'eau n'étant pas toujours de bonne qualité, on devra en tout temps n'en user qu'avec modération comme boisson. On peut corriger ses principes malfaisants en la filtrant, en y jetant un charbon incandescent, une croûte de pain grillée, en la faisant bouillir. Dans ce dernier cas, avant de s'en servir comme boisson, on prendra la précaution de la remuer ou de la transvaser. Si l'on en use en trop grande quantité, elle donne lieu à des refroidissements, des fluxions de poitrine, des coliques, des fièvres, enfin elle fait perdre les forces.

On reconnaîtra qu'une eau est de bonne qualité, si elle est claire, limpide, sans odeur ni saveur, si elle dissout bien le savon et cuit bien les légumes.

Nous ne dirons rien du pain ni de la viande, dont la qualité varie peu. Cependant, n'oublions pas que pour que le pain soit bon, il faut qu'il soit léger, poreux, bien levé, ne contienne pas trop de son, ne soit ni trop nouvellement cuit, ni trop vieux. Il faut éviter de le placer dans un lieu humide, car alors il se moisit, devient aigre et prend des qualités malfaisantes. Il faut préférer la viande fraîche aux viandes salées, la chair du bœuf à celle des autres animaux, se rappelant qu'elle est très-nourrissante, très-digestive, et que c'est elle qui fait le meilleur bouillon, qui, avec le pain, est la base de la nourriture du soldat. Il faut mettre beaucoup d'attention au choix des légumes. On les mange à l'état frais et à l'état sec. Frais, ils sont plus légers et moins nourrissants. On doit rejeter ceux qui ont une odeur autre que celle qui leur est propre. Il ne faut jamais faire usage des fruits non mûrs ; ils sont toujours nuisibles et occasionnent une foule de maladies dont les suites sont souvent funestes ; ils occasionnent toujours des accidents que nous connaissons tous, tels que coliques, relâchement du ventre, abattement des forces. N'en mangeons pas, plutôt que d'en manger qui ne soient pas mûrs.

Pour éviter l'influence nuisible des variations de température, on aura

soin, autant que possible, d'être bien et égalemeut couvert, afin que la chaleur naturelle soit à peu près toujours égale. Il faut se défier surtout des changements brusques de température ; éviter avec attention le passage subit du froid au chaud et du chaud au froid. Ne vous découvrez pas trop promptement, ou mieux ne vous découvrez jamais quand vous êtes en sueur. Rafraîchissez-vous en vous promenant tranquillement, et gardez-vous, quand vous êtes dans cet état, de vous exposer à un courant d'air et de boire de l'eau fraîche. De combien de camarades, d'amis, n'avons-nous pas déploré la perte, qui n'a été causée cependant que par l'oubli seul ou la violation de ces principes si simples, si connus et si importants à observer.

Dans les pays ou les nuits sont fraîches et dans le voisinage des eaux dormantes ou marécageuses, il faut éviter les promenades prolongées après le coucher du soleil. Ayons grand soin de ne pas nous asseoir ou nous coucher sur l'herbe, bien des soldats négligeant ces précautions ont été atteints de maladies, de fièvres longues et douloureuses dont les suites fâcheuses se font sentir longtemps encore, après la cause qui leur a donné naissance. Évitons autant que possible la grande ardeur du soleil, le moindre résultat fâcheux qu'elle puisse donner sont ces violents maux de tête qui affectent presque toujours ceux qui s'y exposent. En un mot, arrangeons-nous de manière, en tant que faire se peut, à ne jamais passer brusquement d'une grande chaleur à un grand froid, et d'un grand froid à une grande chaleur.

ARTICLE PREMIER.

De la Caserne.

Le terrain sur lequel elles sont bâties, leur forme, leur plus ou moins grande vétusté, la disposition de leurs corridors, des portes, des fenêtres des chambres, la hauteur de celles-ci, le nombre d'hommes qu'elles abritent, telles sont les conditions qui rendent les casernes plus ou moins saines. Cependant comme le soldat doit s'en accommoder telles qu'elles sont, il doit faire son possible pour se préserver des inconvénients plus ou moins nombreux qu'elles ne laissent pas de présenter. Un de ses premiers soins, celui qu'il ne doit jamais oublier de prendre, dans quelque cir-

constance qu'il se trouve, doit être d'y maintenir la plus grande propreté de l'aérer à propos, de ne pas y déposer d'ordure, de n'en laisser jamais amasser dans les coins, sous les lits; de n'y point jeter trop d'eau, de manière à ce que l'on marche sur un terrain humide et fangeux; d'éviter d'y fumer en sorte qu'on n'y puisse respirer qu'un air vicié et empesté. En hiver, il faut avoir soin de ne pas trop chauffer les chambres. Rien de plus nuisible à la santé des hommes que leur service oblige de passer à chaque instant du froid au chaud, et du chaud au froid. D'ailleurs une trop grande chaleur, énerve les forces, rend la tête lourde, vous porte au sommeil, et vous prive en un mot de l'énergie de toutes vos facultés.

Un point essentiel et sur lequel le réglement appelle l'attention des chefs et des soldats, bien qu'on néglige souvent de le mettre en pratique, c'est le soin que l'on doit avoir le matin de découvrir les lits et d'ouvrir les fenètres pendant le temps qui est consacré à faire la chambre. On ne peut trop se pénétrer de l'utilité de ce principe et combien il importe de l'observer pour se maintenir en santé. Pouvons-nous regarder comme affaire de forme, chose sans importance, une si sage et si prudente mesure? N'avons-nous pas été tous frappés en entrant le matin dans une chambre où quelqu'un à passé la nuit, de cette mauvaise odeur, de cette atmosphère empestée qui ne peut manquer de régner dans un lieu fermé où tant de corps ont imprégné l'air de leurs émanations? Ne craignons donc pas de renouveler l'air dans nos chambres; laissons aux draps le temps de se débarrasser de notre transpiration. Notre lit n'en sera que plus agréable et plus sain quand nous viendrons le soir nous y reposer.

S'il est utile dans l'intérêt de la santé du soldat de maintenir tout ce qui l'entoure dans un état de grande propreté, sa propreté individuelle peut-elle être indifférente pour ce même but? Nous ne pouvons supposer qu'on puise élever le moindre doute à se sujet. C'est ici qu'il ne faut pas ménager l'eau. Tous les jours, souvent, et surtout en été, il faut se laver la figure, les mains, les pieds, et tout le corps s'il est possible; se brosser la tête, se nettoyer la bouche et les dents. Toutes ces pratiques contribuent beaucoup au maintien de la santé générale, et entretiennent le corps dans une heureuse aptitude à tous les exercices.

On ne peut trop recommander aux soldats, et la bienveillance paternelle des chefs ne doit pas se lasser de leur répéter de se couvrir convenablement la nuit, quand ils sont obligés de se lever. Qu'ils craignent de se hasarder, comme cela n'arrive que trop souvent, à traverser en chemise, sans chaussure, de longs corridors, des cours et quelquefois le rempart. Rien n'est plus pernicieux, parce que pendant la nuit, au sortir du sommeil, le corps, presque toujours en moiteur, est beaucoup plus sensible au froid et contracte bien plus facilement des maladies. J'ai constaté en 1834, étant en garnison à Paris, que sur trente soldats du bataillon auquel j'étais attaché, entrés à l'hôpital, dix-neuf ne pouvaient assigner d'autre cause de la maladie dont ils étaient atteints, qu'à la funeste habitude qu'ont en général les soldats de satisfaire à leurs besoins la nuit, en négligeant de se couvrir.

ARTICLE II.

Du Corps-de-garde.

Bien que le soldat ne fasse au corps-de-garde qu'un séjour de peu de durée, l'état dans lequel il se trouve peut néanmoins influer d'une manière plus ou moins funeste sur sa santé. Sans parler des inconvénients inévitables qu'il présente le plus souvent (car on dirait presque qu'ils sont choisis contre toutes les règles de l'hygiène), il en est que l'on peut et qu'il faut éviter. Comme dans la chambre, on doit y faire régner la plus stricte propreté. Précautionnez-vous avec le plus grand soin contre les portes et les fenêtres qui généralement ferment mal. Plus d'un soldat a dû à un tel oubli de graves indispositions, des maladies même qui ne l'auraient pas atteint s'il avait consacré quelques instants à obvier à ces inconvénients. N'oublions pas qu'ici, encore plus que dans la chambre, il est urgent de ne pas chauffer son gîte outre mesure. Plus d'un factionnaire a été victime de cette trop forte chaleur que l'on entretient si ordinairement dans les corps-de-garde. Un de ses moindres inconvénients est d'étourdir, de rendre la tête lourde, de disposer au sommeil. Or, si par un grand froid, un factionnaire se laisse aller au sommeil, c'est fait de lui, il dort pour toujours, ou, s'il se réveille, grâces aux prompts secours qui lui sont apportés, c'est pour aller passer plusieurs semaines, quelquefois des

mois entiers à l'hôpital, atteint d'une maladie de poitrine, qui le plus souvent dégénère en phthisie. Il faut aussi pendant la garde, éviter de se gorger de bière, de vin, ou d'eau-de-vie. Ces boissons et surtout l'eau-de-vie, pendant les grands froids, deviennent de véritables poisons. Il y a peu d'entre nous qui ne puisse rapporter quelque accident fâcheux arrivé, l'hiver surtout, à quelque camarade qui avait négligé d'observer cette règle de tempérance

Enfin, il faut avoir soin de ne pas mouiller le lit-de-camp sous prétexte de le tenir propre, comme je l'ai vu faire quelquefois; cette coutume ridicule et insensée a occasionné plus d'une maladie. Soyez bien couverts en vous reposant; n'otez, hors le schako, aucune pièce de vêtement pour dormir au corps-de-garde.

ARTICLE III.

De la Faction.

Le soldat en faction la nuit et pendant les saisons humides et froides, doit être toujours en mouvement. Pour combattre avec avantage le froid et le sommeil, il n'y a de meilleure arme qu'une marche réglée et continue. Hors le temps de pluie ou de vent extrêmement fort, il ne faut pas entrer dans la guérite et surtout ne jamais s'y endormir. En faction, le sommeil est aussi pernicieux à la santé des hommes que nuisible à la sûreté du poste que l'on est chargé de garder.

Le soldat doit prévoir l'heure de sa faction, ne pas attendre d'être réveillé brusquement pour s'y rendre; et surtout, à ce moment, qu'il *ne boive pas la goutte*, préjugé aussi fatal que trop fortement enraciné chez nous; nous avons dit plus haut la raison qui doit nous forcer à la mettre de côté.

La faction finie, que le soldat ne se hâte pas pour se rapprocher subitement du poêle; qu'il se promène quelques instants dans le corps-de-garde, avant de le faire. Ne savons-nous pas qu'il est dangereux de passer brusquement du froid au chaud ?

En été, sous un soleil ardent, et quand on n'a ni ombre, ni guérite pour s'en mettre à l'abri, c'est encore en marchant qu'on prévient son influence funeste; c'est en marchant qu'on peut prévenir ces espèces de

brûlures si douloureuses le plus souvent , connues sous le nom de *coups de soleil.*

ARTICLE IV.

De la Salle de Police.

Si les chambrées , séjour ordinaire du soldat en garnison , présentent si souvent des inconvénients contre lesquels nous sommes obligés de nous prémunir , à plus forte raison devons-nous nous attendre à en trouver dans les salles de police , cachots et prisons. C'est un séjour extraordinaire , un lieu de punition plus ou moins prolongée. Il n'offre donc point les commodités ni les avantages de la chambre. Au contraire , la salle de police est le plus souvent malsaine , tant par le défaut de lumière , l'humidité et le froid qui y règnent , que par la difficulté d'en renouveler l'air à propos et assez souvent. On sait qu'en été seulement on en tient les portes ouvertes pendant quelques heures au plus. A ces causes d'insalubrité , joignez la présence nécessaire et inévitable du baquet aux immondices qui , malgré les soins de propreté qu'on peut y mettre, exhale continuellement une odeur désagréable et très-malsaine. Quand ce ne serait que dans l'intérêt de leur santé , les soldets doivent éviter de s'y faire mettre , c'est le meilleur moyen d'en éviter les fâcheuses influences. Cependant , si le cas se présente , il n'y faut entrer que bien couvert , n'y point quitter ses habits , entretenir , le plus qu'il sera possible , la propreté du local , et ne négliger aucun soin pour la propreté individuelle , comme nous l'avons recommandé plus haut.

ARTICLE V.

De l'Exercice.

Presque toujours l'exercice ayant lieu en plein air , le soldat doit se mettre à l'abri des influences atmosphériques. Pendant les temps de repos, qu'il évite donc avec soin de se découvrir pour se rafraîchir , comme cela arrive souvent. Ne buvez ni eau , ni eau-de-vie , sans une absolue nécessité , et encore que ce soit en petite quantité , et , si faire se peut , mélangez ces deux boissons. Promenez-vous tranquillement ; ainsi vous évitez les suppressions de transpiration , les refroidissements , si le temps est humide et brumeux , et les conséquences d'une forte chaleur , les coups

de soleil, quand vous êtes forcés de rester exposés à son ardeur. Une recommandation qu'on ne saurait trop faire aux soldats, c'est, dans ces moments surtout, de ne jamais s'asseoir ni se coucher sur le sol. Qu'ils interrogent leurs souvenirs, et certainement presque tous se rappelleront quelques camarades atteints d'une longue et douloureuse maladie, qui n'avait d'autre cause que l'inobservance de cette sage précaution. Que leur funeste expérience leur serve donc de leçon et vienne corroborer cet avis.

ARTICLE VI.

Des Moments de loisir.

C'est surtout pendant que le service ne le réclame pas, que le soldat est le plus exposé à contracter quelque maladie. — L'oisiveté est la mère de tous les vices, a-t-on dit, nous pouvons sans crainte d'être démentis, l'appeler la mère de presque toutes les maladies. Pour les éviter, nous avons donc à chercher quelque moyen. Ce moyen, c'est de nous occuper. Et manquons-nous jamais de sujets d'occupation?

Le soldat a à veiller au bon état et à la propreté de ses vêtements et de ses armes, à entretenir la propreté autour de lui et de son lit. A-t-il une industrie quelconque? qu'il s'y livre; n'en a-t-il pas? qu'il cherche a en acquérir, qu'il cherche à s'instruire, à instruire ses camarades. N'y a-t-il pas là de quoi remplir ses moments de loisir? Le soldat ne doit jamais oublier qu'il est citoyen avant tout; que, comme citoyen, il doit faire tous ses efforts pour concourir au bien-être de la chose publique; il parviendra à ce but par l'instruction seule. Il rentrera un jour dans ses foyers : n'est-il pas important, n'y va-t-il pas de son honneur d'y rapporter quelque nouvelle lumière, source de bonheur et de gloire pour le pays qui l'a vu naître? N'a-t-il pas devant les yeux des antécédents à jamais mémorables, des antécédents qui lui sont fournis par ses frères, dont il doit être fier de suivre les traces? N'est-ce pas en quelque sorte à l'armée que le coin le plus caché, le plus ignoré de la France doit sa civilisation? N'est-ce pas ces nobles soldats de la république et de l'empire, qui, après avoir parcouru en vainqueurs tous les pays du monde connu, ont rapporté chez eux, quand ils venaient s'y reposer des fatigues de leurs héroïques travaux, des idées, des habitudes, des coutumes nouvelles qu'ils avaient

puisées dans leurs rapports avec des camarades, des compatriotes plus instruits qu'eux, et dans leurs relations avec les étrangers, qu'ils n'auraient jamais eues sans leurs glorieuses périgrinations, et dont ils ont doté leur pays et nous, qui sommes leurs enfants ? Honneur ! Honneur donc à ces immortels défenseurs de la Patrie ! Sacrifions toute notre vie à les imiter : comme eux soyons soldats, comme eux soyons citoyens ; que leur devise soit la nôtre : victoire et progrès.

Victoire.... Attendons ; maintenant que notre belle patrie jouit des douceurs de la paix, maintenant qu'à peine quelques-uns de ses enfants ont le bonheur d'être appelés à verser leur sang pour soutenir sa gloire et défendre une conquête qu'elle doit à leur valeur, maintenant, dis-je, en attendant qu'elle nous réclame pour un service si beau, occupons-nous, dans l'intérêt de sa gloire, à coopérer à sa civilisation ; songeons à la seconde partie de la devise de l'ancienne armée : *Progrès !* Eh bien, pour y concourir, nous sommes plus heureux que nos pères. Déjà riches de leurs souvenirs, du fruit de leur expérience, nous avons sous la main mille moyens dont ils étaient privés pour apprendre. Nous avons les écoles régimentaires, où l'on nous enseigne tout, depuis l'alphabet, jusqu'aux sciences les plus abstraites. Dans les villes de garnison, les écoles de dessin, les musées, les bibliothèques nous sont ouverts. Pouvons-nous rejeter tant de moyens d'instruction ? A quelle occupation pouvons-nous mieux consacrer notre repos ? Pensons à nous instruire, à nous éclairer, pendant notre temps de service, afin de pouvoir instruire, éclairer les autres à notre tour quand il sera fini. Oui, quand nous rentrerons dans nos foyers, nous aussi alors, nous sentirons notre cœur palpiter de joie en pensant que nous y rentrons comme nos pères, ayant bien mérité de notre Patrie, comme soldats et comme citoyens. Nous serons fiers, car nous pourrons dire hautement : Je l'ai défendue et j'ai appris. J'ai appris et je puis verser dans le sein de mes concitoyens des connaissances que jamais peut-être ils n'auraient eues, si je n'avais consacré mes moments de loisir à me perfectionner dans le peu que je savais, et à acquérir une partie de ce qui me manquait. Voilà le but vers lequel nous devons tous tendre. C'est en nous efforçant de l'atteindre, que nous mériterons le titre de bons soldats, de dignes défenseurs de la Patrie.

Mais, me direz-vous, je suis au régiment malgré moi, je n'y suis que pour y finir le temps du service que la loi m'impose. Étudiez, travaillez, à quoi que ce soit. Vous avez moins d'occasion de tomber en faute pendant le temps où votre service ne vous réclame pas. Car je pense que vous ne voulez pas passer quatre, six, sept, années dans les punitions. Je ne sais rien et mes parents, qui n'en savent pas plus que moi, n'avaient pas les moyens de me faire instruire. J'ai vingt-deux, vingt-six ans et je ne sais pas même lire : voulez-vous qu'à cet âge je me mette sur les bancs, que j'aille à l'école, comme les enfants, que j'apprenne l'alphabet, et que j'essaie à faire des barres, une plume à la main, moi, qui n'ai jamais manié que la pioche, ou maintenant le fusil? D'ailleurs mon temps de service va bientôt finir, je rentrerai chez moi, j'y reprendrai mon état, celui de mon père, comme avant d'être soldat. Est-ce parce que je saurai lire, écrire, que je ferai mieux mon métier, que je gagnerai davantage, enfin que je serai plus à même de mettre ma famille et moi dans une meilleure position?

On apprend à tout âge, ou, si vous voulez, retournons le proverbe, on n'est jamais trop vieux pour apprendre. Que de fois n'avez-vous pas dans votre vie, qui ne fait que commencer, n'avez vous pas regretté de ne point savoir? Que de fois, j'en suis certain, n'avez-vous pas désiré entreprendre une chose et que le seul motif qui vous en ait empêché, c'est que vous ne saviez ni lire, ni écrire, je suppose, ou qu'un peu plus de perfectionnement dans ce que vous saviez vous a manqué pour réunir les conditions nécessaires à la réussite de vos désirs? Employez donc bien vos loisirs ; si de pareilles circonstances se représentent, vous n'avez pas à déplorer votre ignorance, qui vous empêche de vous faire un sort meilleur, ou d'être utile à vos parents, à vos semblables.

Vous avez connu, vous avez vu très souvent peut-être de vos parents, de vos amis, de vos *pays* enfin, qui, comme vous, forcés de servir l'Etat, comme vous partis de chez eux contre leur gré, comme vous illétrés ou sachant peu, et qui, ménagers de leurs moments de repos, les ont employés à s'instruire, à se perfectionner dans quelqu'art, quelque connaissance utile, au lieu d'aller l'*user* dans de mauvais lieux, en mauvaise compagnie, aux dépens de leur bourse, de leur honneur, de leur

santé surtout, sont parvenus, les uns, aux plus hauts grades de la carrière militaire, les autres, préférant rentrer dans la vie civile, à des positions sociales que jamais ils n'auraient occupées, si leurs moments de loisir avaient été pour eux un temps de torpeur, de débauche et d'orgie, et, ce qui en est la conséquence, un temps de longues douleurs et de cruelles souffrances : et n'oubliez pas (pesez bien cette conséquence terrible), si vous négligez l'avis que je vous donne ; j'y reviendrai bientôt d'ailleurs. Je sais comme vous que tout le monde ne parvient pas aux places, aux grades les plus élevés ; que l'instruction ne donne pas toujours une fortune considérable à ceux qui sont parvenus à l'acquérir. Non, gloire et richesse sont rarement unies au temps où nous vivons ; mais je m'en rapporte à vos souvenirs, à votre expérience, et surtout à votre bonne foi : l'instruction a-t-elle jamais nui à quelqu'un? l'ignorance a-t-elle jamais été un moyen d'avancement, de fortune de bien-être ?

Au régiment, quels sont ceux que vous voyez traîner une misérable existence, languir, souffrir, mourir dans les hôpitaux? Sont-ce ceux qui consacrent leurs moments de repos à s'instruire? Sont-ce ceux qu'on appelle communément de joyeux compagnons de ribote et d'orgie? Qui voyez-vous toujours punis parmi vous? Ne sont-ce pas ces paresseux, ces fainéants qui, leur service fini, sont continuellement étendus sur leur lit à bâiller, à dormir ; ces êtres abrutis, avilis, qui finissent par devenir parties intégrantes, meubles, piliers des salles de police et des cachots? En conscience, du fond du cœur, pouvons-nous estimer ces hommes? Voudriez-vous, en les imitant, qu'on pensât sur votre compte ce que vous-mêmes vous ne pouvez vous empêcher de penser sur le leur?

Dans l'intérieur de vos familles, n'avez-vous jamais vu de militaires libérés du service (rentrés dans leurs foyers après quelques années à peine qu'ils les ont quittés, forts et bien portants), la figure pâle et amaigrie, le teint hâve, les yeux éteints, les joues flétries, enfin, sans forces ni physiques, ni morales, malades à chaque instant, incapables de supporter la moindre fatigue pour subvenir à leur subsistance, influencés malheureusement par la moindre cause? Eh bien, demandez-leur à quoi ils ont employé leur temps de loisir depuis leur entrée au service ;

demandez-leur où ils ont contracté ces fièvres, ces douleurs, ces maladies de langueur qui les minent, qui les conduisent au tombeau (trop lentement encore, il faut le dire, puisqu'elles les rendent incapables de pourvoir à leurs besoins, au bien-être d'eux et de leur famille, à qui ils sont nécessairement à charge, au lieu d'être leurs soutiens); demandez-leur où ils ont perdu leurs forces, leur santé, leurs facultés intellectuelles? Pesez bien leurs réponses...., et vous me direz (car moi je ne veux pas répondre, vous croiriez peut-être que je veux vous faire de la morale, que je viens vous prononcer de vaines et vagues paroles), vous direz : Ils seraient encore bien portants; ils n'auraient pas perdu leurs forces, leurs facultés intellectuelles, ils seraient encore des *hommes*, s'ils n'avaient pas mal employé leurs moments de loisir, si, pendant ce temps, ils s'étaient occupés utilement. Oui, nous en convenons, nous en avons la preuve sous nos yeux : l'oisiveté est la mère de tous les vices, la mère de toutes les maladies, la mère de la dégradation morale. Sans l'oisiveté, nous aurions moins de maladies et plus de bons citoyens; car, soldats ou citoyens, la maladie a sur nous les mêmes influences pernicieuses. Voulons-nous éviter la maladie, employons bien toujours notre temps, étudions, travaillons à notre instruction, cherchons à chaque instant à nous rendre plus instruits; par ce moyen, nous deviendrons meilleurs et de corps et d'esprit.

N'allez pas croire cependant que je prétende que, hors du service, le soldat doive toujours avoir à la main un livre, une plume, un crayon, un pinceau, un instrument de musique. Loin de moi une telle intention; au contraire, je pose en principe, que pour son bien-être, pour sa santé, l'homme a besoin de récréations morales, aussi-bien que de récréations physiques. Ainsi la promenade, l'escrime, la natation, divers exercices gymnastiques, sont pour arriver à notre but tout à fait indispensables. Outre qu'ils sont nécessaires à l'éducation militaire du soldat, ils maintiennent leur santé dans un état satisfaisant, toutefois ils en usent avec certaines précautions, avec certaine mesure.

J'ai à peine un mot à dire de la promenade d'agrément : le soldat sait bien que le temps de pluie, d'humidité, ne peut la rendre que nuisible à sa santé; que trop longue, faite d'un pas trop précipité, elle pourra lui

devenir funeste plutôt qu'utile ; il se rappellera aussi , quand elle sera terminée , les précautions hygiéniques que nous lui avons recommandé de prendre , à propos de la faction et de l'exercice , à propos de l'insolation , du passage du chaud au froid et réciproquement, de l'inconvénient qu'il y a à s'asseoir et se coucher sur la terre , et aux soins qu'on doit prendre pour éviter les influences des marais , des terrains humides et exposés à de mauvaises émanations. D'ailleurs , il pourra trouver encore quelques conseils à ce sujet, quand je parlerai *du soldat en marche.*

Le bain , quand la saison le permet, est d'un très-grand avantage pour tous en général , et pour le soldat en particulier. En effet , lui qui , par son service , est, plus que qui que ce soit, exposé à la poussière et ne peut même l'éviter , a aussi plus de besoin de se soustraire à son action malfaisante, car, jointe à la sueur, elle forme sur la peau une sorte de crasse que la propreté et le soin de sa santé doivent l'engager à faire disparaître le plus tôt et le plus souvent qu'il lui sera possible. Malheureusement des ordonnances très-nombreuses et très-souvent répétées , ont défendu très-sévèrement aux soldats de se baigner isolément : émanées de l'autorité supérieure, dont l'attention toute paternelle avait été éveillée par les nombreux accidents qui arrivent tous les étés parmi les militaires qui se baignent isolément (soit par suite de la non connaissance des lieux où ils se baignent, soit parce que beaucoup d'entre eux ne savent pas nager) , ces ordonnances doivent engager les chefs de corps à ordonner le bain le plus souvent qu'ils le peuvent ; car, en été, il est presqu'indispensable au maintien de la santé des hommes qu'ils commandent. J'ai vu dans plusieurs régiments une école de natation instituée pour les soldats , qui étaient fortement engagés à la fréquenter ; ce moyen est je pense le plus efficace , pour éviter les accidents ou l'occasion (condamnable sans doute) de voir violer les défenses à ce sujet. Quoi qu'il en soit, s'il va se baigner , le soldat doit être à jeun, après le soleil levé et avant son coucher, éviter le moment où il est le plus ardent, et de préférence dans l'eau courante, jamais aux approches d'un orage ou quand les eaux sont troubles. S'il ne sait pas nager, il faut qu'il tente de l'apprendre , car c'est un art utile , nécessaire à tout le monde et à un soldat particulièrement, que l'art qui nous met à même de nous sauver ou de sauver nos semblables. Une recommanda-

tion que je lui ferai encore avant de terminer ce sujet, c'est de ne jamais se mettre à l'eau étant en transpiration et dans un état de grande chaleur et de ne s'habiller que lorsqu'il est parfaitement sec ou essuyé (1).

Outre que, par amour-propre un soldat doive tenir à savoir se servir des armes qui lui sont confiées pour la défense de la Patrie, l'escrime est un moyen propre à donner de la souplesse dans les mouvements, de la grâce dans la pose, dans les attitudes; cet exercice chez les jeunes soldats, force pour ainsi dire quelques parties du corps mal développées à acquérir de la vigueur et de l'énergie. N'allez pas croire, comme l'ont avancé et l'avancent encore certaines gens, des militaires même, que cet exercice vous rende l'humeur taquine, querelleuse; ce raisonnement est faux et surtout chez un militaire : la plus grande partie de ceux qui le tiennent n'en ont jamais fait l'essai, soit, crainte de la fatigue qu'il occasionne quand on commence à le pratiquer, soit pour tout autre motif aussi peu raisonnable. Un soldat familier avec ses armes est plus fort, plus capable de remplir ses devoirs que celui à qui elles sont inconnues, comme un poids tout à fait inutile, s'il ne sait comment les manier, s'en servir. Apprenez donc dans vos moments de loisir cet exercice; mais ne vous y adonnez qu'avec modération : la chose la plus utile quand on en abuse devient nuisible et même pernicieuse. Seulement, rappelez-vous de ne pas faire des armes quand vous sortez de manger, quand vous êtes peu disposés : d'abord parce que, dans ces circonstances, le corps est plus lourd, les mouvements sont moins vifs, vous faites mal, et alors votre récréation n'en est plus une, puisque vous fatiguez, mal à propos et sans aucun profit, et le corps et l'esprit. Ayez toujours le soin de bien vous couvrir en quit-

---

(1) Dans l'intérêt de la santé du soldat et du pauvre, il est à regretter que nous n'ayons pas des établissements de bains publics et gratuits, ouverts, été comme hiver, à l'indigent comme au riche. Les Grecs et les Romains, ces peuples essentiellement guerriers, qui ne donnaient le nom d'homme qu'à ceux qui étaient vigoureux et en état de supporter les fatigues de la guerre, avaient bien compris l'utilité des bains pour le développement et l'accroissement des forces du corps. Que n'avons-nous aussi nos thermes? La santé et la race ne pourraient qu'y gagner.

tant la leçon, ou dans les intervalles des temps de la leçon. Vous êtes toujours en transpiration, les salles d'armes sont toujours froides et humides; et vous devez vous rappeler ce que je vous ai dit et ce que vous avez vu souvent des fâcheux effets des suppressions de transpiration.

Nous avons presque toujours en garnison des salles de danse : nous pouvons aussi nous y rendre pour nous y récréer. La danse, considérée comme exercice, est très salutaire à la santé ; mais rappelez-vous de prendre, si vous vous y livrez, les mêmes précautions que je vous indique pour l'escrime. Vous voyez que je ne vous parle pas de la danse des lieux publics, des bals, qui le plus souvent est nuisible, non par elle-même, mais à cause de l'heure à laquelle on s'y livre, du temps de sommeil qu'on y sacrifie, de l'air qui en est infecté, si c'est dans un lieu fermé. souvent dangereux par sa fraîcheur dans les temps de repos ; sans compter les occasions de boire, de se déranger de toutes manières. Je me réserve de vous parler plus loin sur ce sujet (1).

Enfin, pour terminer en peu de mots celui-ci, nous vous engageons à fréquenter les écoles de gymnastique ; elles sont établies dans presque tous les régiments. Plus ou moins variés, les exercices sont d'excellents moyens de santé physique et morale. En effet, entretenant, augmentant la souplesse de vos muscles, ainsi que leur force, ils doublent aussi votre force morale, en vous donnant de l'adresse, de la hardiesse pour tenter mille choses dont l'idée seule vous aurait donné des vertiges, vous aurait fait trembler avant que vous n'ayiez eu l'occasion de vous y familiariser en les exécutant en quelque sorte tous les jours. Ne les négligez donc jamais ; comme soldats, vous devez chercher à ne rien craindre, à vous aguerrir ; comme homme qui tient à sa santé, rappelez-vous qu'ils sont un des meilleurs moyens de vous la conserver.

Il y a dans l'armée plusieurs régiments dont les chefs de musique, avec l'autorisation de leurs colonels, donnent, trois fois par semaine et

---

(1) Si je n'étais forcé par les circonstances de terminer promptement mes épreuves académiques, ce serait ici le lieu de faire connaître comme puissants moyens hygiéniques la fraternité et la religion. Mais le temps et surtout le talent nécessaire pour traiter avec succès un sujet si délicat, m'imposent le silence.

quelquefois plus , des leçons de musique vocale aux sous-officiers et soldats de bonne volonté qui , à cet effet, se réunissent dans une chambre à une heure désignée. Voilà encore une occasion de dépenser utilement quelques moments de ses loisirs , et j'engagerai toujours , et de tout mon pouvoir un soldat à se rendre à ces leçons. Outre que je ne vois pas qu'il puisse mieux employer certaine partie de son temps , il retirera de la fréquentation de ces écoles de très-grands avantages. La musique est non-seulement un talent agréable , en quelque sorte indispensable maintenant à un homme bien élevé ; mais c'est encore un art utile , qui peut procurer , des moyens honorables d'existence , et même de la gloire. Considérée comme moyen hygiénique , nous savons tous l'effet de la musique sur notre organisation ; elle nous fait oublier nos fatigues , nos chagrins. On n'a pas toujours sous la main des musiciens quand on en désirerait ; apprenons donc à le devenir ; nous trouverons en ces cas une ressource en nous-même. Suivons avec zèle , avec assiduité ces cours dont on ne peut trop louer l'institution ; le temps que nous y consacrerons ne sera jamais un temps perdu vainement (1).

Voilà , je pense , bien des moyens de passer agréablement et utilement les moments de loisirs que vous laisse le service dans la carrière militaire en garnison.

Aimez-vous mieux aller aux cabarets, boire et vous enivrer le plus souvent , car c'est là où vous conduit la fréquentation de ces lieux qu'un soldat , qu'un homme qui se respecte devrait trop mépriser pour y faire son séjour habituel , pour s'y reposer des fatigues de son service. Boire est une jouissance du moment qui , outre qu'elle fait dépenser inutilement

---

(1) La musique n'est pas seulement un art d'agrément. Elle est un puissant moyen pour soulever les masses tant est grande son action sur le cœur des hommes; c'est un lien qui les unit, qui augmente leurs sentiments d'affection mutuelle de fraternité. Il semble, après avoir exécuté ou entendu un beau morceau de musique, qu'on regarde son voisin d'un œil plus ami. Qu'on est prêt à lui serrer la main. Alors le cœur n'a plus de place pour la haine, la vengeance, les mauvaises passions; il est trop plein de sentiments élevés, nobles, et généreux.

de l'argent qu'on peut toujours mieux employer, entraîne après elle très-souvent des conséquences funestes. Un homme plein de boisson, (indépendamment des actions honteuses, des crimes même qu'elle peut lui faire commettre, puisqu'elle l'a privé de sa raison), est plus que tout autre exposé à bien des influences maladives. N'avez-vous pas vu la plupart de vos camarades adonnés à cette malheureuse passion, souvent atteints de fièvres, de maux de tête, d'estomac, de diarrhées, etc., etc.? Rien n'abrutit comme les excès de la boisson; ils vous font perdre toute votre énergie, tout sentiment d'honneur. Souvent on meurt au milieu d'une orgie ou à sa suite, on succombe dans des rixes qu'ils occasionnent.... Pris de boisson, vous rappelez-vous les règles de la discipline? reconnaissez-vous vos chefs? Où la boisson at-elle mené la plupart de ceux qui s'y adonnent? A l'hôpital et au cimetière; à la prison et aux lieux d'exécution. N'auraient-ils pas mieux fait de passer leur temps ailleurs qu'aux cantines et aux cabarets?

Au lieu d'employer vos loisirs à quelqu'amusement agréable et utile en même temps à la conservation de vos forces et de votre santé (dont vous êtes comptables envers votre pays), préférez-vous les passer dans ces lieux de débauche et de prostitution, où, mêlés avec ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisé, vous allez salir l'uniforme que vous portez et compromettre votre santé, de telle sorte, que vous ne pourrez plus faire de quelque temps ou jamais même un bon service?... Mais je m'arrête ici, je ne veux pas entrer dans des détails inutiles à ce sujet. Ce que je pourrais vous dire, je le dirais moins bien que ceux qui vous l'ont déjà répété depuis longtemps et tous les jours : ce sont vos souvenirs; ce sont ces malheureux que vous voyez à chaque instant, ou dont vous vous rappelez la mort prématurée et souvent si horrible... Que sont-ils maintenant? Où sont-ils?... Réfléchissez un moment à leur sort et aux causes qui les ont rendus si à plaindre, et voyez si vous préférez suivre leurs traces ou la route que je vous indique, dans vos moments de loisir.

Résumons en deux mots cet article déjà trop long. Voulez-vous que vos moments de loisirs ne nuisent pas à votre santé? cherchez le repos dans le changement d'exercice ou d'occupation; fuyez avec soin la solitude: si vous êtes tristes, à plus forte raison recherchez la société de quelque

camarade avez lequel vous sympathisiez le plus volontiers ; enfin n'oubliez jamais que le secret de se bien porter consiste dans trois choses : *propreté, travail, tempérence.*

ARTICLE SEPTIÈME.

De l'Hôpital.

Sans doute la position du soldat à l'hôpital est bien différente de celle qu'il occupe à la caserne ; toutefois à l'hôpital, comme à la caserne, l'obéissance est son premier devoir. Il doit se soumettre aux réglements particuliers, à ces établissements et aux prescriptions des officiers de santé qui le traitent. Les uns et les autres ne sont faits que dans son intérêt ; qu'il se pénètre bien de cette vérité, et il ne s'opposera pas à leur exécution.

On n'est pas dans un hôpital, comme dans un restaurant, on n'y est pas pour manger et y satisfaire toutes ses fantaisies ; on y vient pour être guéri d'une maladie. Que le soldat regarde donc son médecin avec confiance, qu'il sache qu'il ne lui dit rien, ne lui ordonne rien que d'utile, de nécessaire à son rétablissement, et qu'il suive en tous points ses avis et ses recommandations.

Pour toutes les maladies, sans exception aucune, le régime et la diète sont les premiers remèdes, les remèdes les plus efficaces; ils aident l'action des médicaments, eux seuls peuvent changer ou détruire les dispositions maladives du corps. D'un autre côté, un homme qui ne fait pas d'exercice, qui, souvent par la nature de sa maladie, est obligé de rester constamment couché, n'a besoin que d'une quantité minime de nourriture. Ce qu'il en prend en trop n'entre dans son corps qu'au détriment de sa santé à l'avantage de la maladie, si je puis m'exprimer ainsi ; et elle la *nourrit* comme vous l'entendez répéter chaque jour parmi vous, si souvent elle n'est pas cause d'une maladie nouvelle. Que le soldat se contente donc de la quantité de vivres qui lui est prescrite par le médecin qui le traite, qu'il ait en lui une entière confiance et une entière soumission, car telles sont les deux premières conditions nécessaires à son rétablissement et à sa guérison.

Qu'il se garde bien de changer, de vendre les vivres qui lui sont assignés. D'un côté, il retarde son retour à la santé; de l'autre, il peut

commettre un assassinat en donnant à un de ses camarades, soit par complaisance, soit pour gagner quelques sous, une nourriture qui est absolument contraire à celui qui se la procure près de lui. Qu'il n'encourage pas cet infâme trafic, si commun, si sevèrement puni quand il est découvert, et qui, malgré la plus grande surveillance, a toujours lieu dans les hôpitaux de la part des infirmiers, ou des subalternes, qui, par avidité, espoir de quelque lucre, procurent du dehors aux malades les choses les plus nuisibles, que ceux-ci leur demandent et qu'ils s'empressent de leur donner au risque de les tuer. Je m'en rapporte ici à ceux d'entre vous qui malheureusement ont fait de longs séjours dans les hôpitaux; n'ont-ils pas quelque souvenir de malades à peu près guéris, presque convalescents, retombés malades, morts même à la suite de quelque imprudence de ce genre, d'excès commis, favorisés par ces détestables moyens? Ne prenez que ce que l'on vous prescrit. Rien de plus. Ne trompez jamais votre médecin en lui faisant croire que vous avez en tous points suivi ses ordres, que vous avez bu, par exemple, une potion, que par crainte, par caprice ou par tout autre motif, vous avez jetée : outre que vous mentez, ce qui est indigne d'un soldat, vous mettez le médecin dans l'alternative de porter un faux jugement sur votre position; et par suite, vous retardez le moment de votre guérison.

N'oubliez pas non plus, quand il juge convenable de vous renvoyer à votre corps, d'exécuter de point en point les avis qu'il vous donne, les conseils qu'ils vous engage à suivre pendant le temps de votre convalescence, et surtout n'allez pas, en quittant l'hôpital, commencer à les violer en entrant dans quelque cabaret pour satisfaire votre gourmandise, votre intempérance, sous le stupide prétexte que le temps de votre jeûne est fini, qu'il est temps de vous refaire. Bien des soldats qui tenaient ce langage, qui agissaient ainsi, se sont vus forcés de rentrer à l'hôpital. Quelques-uns même, vous le savez très-bien, n'ont pas eu le temps d'y rentrer; on les y a reportés morts. Ils n'avaient pas seulement revu la caserne.

SECTION II.

Du Soldat en marche.

ARTICLE PRÉLIMINAIRE.

On doit considérer le soldat en marche sous deux points de vue différents : isolé, et marchent avec sa compagnie ou son bataillon. Le soldat isolé jouit de beaucoup d'avantages et se fatigue moins. Il n'a à combattre pour le maintien de sa santé que les influences malfaisantes du mauvais temps, des mauvais chemins, et des imprudences qu'il peut commettre. Maître de son temps et de sa volonté, il part quand il veut, double son étape si elle est trop courte; il peut en un mot se reposer, se mettre à l'abri où et quand cela lui convient. Comme les conseils que nous avons à donner pour la marche s'appliquent aussi-bien à lui, qu'au soldat marchant en troupe, nous allons nous occuper de ce dernier, avant de dire les précautions à prendre avant et pendant la marche pour bien en supporter la fatigue.

Le soldat marchant avec sa compagnie, part à une heure déterminée, marche dans son rang et est obligé de régler son pas sur le pas de ceux qui le précèdent. Les Chefs, dont la prévoyance paternelle ne peut jamais veiller assez au bien-être de leurs subordonnés, doivent, s'ils veulent qu'une marche soit prompte et le moins possible fatiguante, avoir l'attention, quand faire se peut, de fixer l'heure du départ suivant la longueur de la route qu'ils ont à parcourir, de manière à ne pas marcher la nuit et à être peu de temps exposé aux ardeurs du soleil; modérer le pas dans le principe et ne l'accélérer que progressivement. La nuit, on marche mal, et l'on est exposé aux chutes, aux entorses, faute d'y voir suffisamment pour assurer ses pieds sur le sol, ou pour éviter les obstacles qu'il peut présenter. La trop grande ardeur du soleil accable le soldat, lui fait perdre promptement ses forces et le rend incapable souvent de continuer sa route. Enfin, tout le monde sait, par expérience, que pour pouvoir soutenir avec avantage les fatigues d'une longue route, il ne

faut pas dépenser ses forces dès le commencement, si nous voulons qu'il nous en reste suffisamment pour arriver au but. Marchant en troupe, le soldat ne peut se reposer qu'à des moments déterminés; les repos le sont aussi; il est obligé de marcher par tous les temps et souvent il ne trouve pas de quoi se mettre à l'abri. Il est chargé de son armement et ne peut s'en débarrasser à moins qn'il ne soit indisposé.

Afin de pouvoir bien supporter les fatigues d'un long voyage, il faut que le soldat, surtout s'il est entré depuis peu au service, se prépare plusieurs jours à l'avance, qu'il ménage ses forces pour le moment du départ; qu'il se garde plus que jamais de faire des excès en aucun genre, et qu'il essaie ses jambes et ses forces dans des promenades plus ou moins longues. C'est ici le moment d'insister auprès des Chefs de corps sur l'observation du réglement au sujet des promenades militaires, qu'il recommande de faire faire aux troupes plusieurs jours avant le départ de la garnison. L'article qui les prescrit est un article tout à fait hygiénique, et, s'il est bien compris, on sent qu'il ne faut pas se contenter de l'exécuter en ordonnant une seule promenade, la veille ou l'avant-veille du jour où l'on doit se mettre en route; mais bien prévoir ce moment huit, quinze jours à l'avance, en n'oubliant pas de rapprocher progressivement l'intervalle qui sépare ces promenades, et augmenter de même leur durée. Alors seulemeut elles sont utiles, et préparent réellement le soldat à la marche.

Le soldat doit aussi, plus qu'à l'ordinaire, veiller à la propreté de ses pieds; qu'il les lave à l'eau fraîche quelques jours avant le départ, qu'il les essuie bien à sec, qu'il coupe ses ongles, corps et durillons. Enfin, au moment de partir, on conseille avec avantage d'oindre les pieds avec du suif, ou un mélange d'huile et de savon.

Le jour du départ, le soldat doit avoir soin de se vêtir convenablement pour la saison, tout en se conformant à la tenue prescrite par l'ordre du jour. Il doit faire son sac avec soin, ne pas le remplir de choses inutiles, qui rendraient son poids trop lourd, faire en sorte qu'il ne pèse pas plus d'un côté que de l'autre. Une recommandation que l'on ne saurait jamais se lasser de faire au soldat, et surtont dans le cas qui nous occupe, c'est qu'il ne doit point regarder sa coiffure comme une malle. J'ai vu, et

tout individu qui a été en contact avec les soldats le dira comme moi, j'ai vu des schakos dans lesquels étaient renfermés une masse d'objets dont le nombre, la forme, le poids et la nature pourraient faire douter de la possibilité d'y être contenus. Cependant, malgré tout ce qui a été dit à ce sujet, malgré menaces, punitions, malgré tout, les faits sont là pour confirmer ce que j'avance. Prenez le schako d'un soldat en marche, vous y trouverez des mouchoirs, des chemises même, son tabac, sa pipe, son miroir, ses brosses de toute espèce, et ceci est général. Je ne parlerai pas de cas où l'on y trouverait d'autres objets, et cependant je dois ajouter que moi-même, étant au 5e léger, j'ai retiré du schako d'un soldat resté en arrière, et attendant le secours des voitures, un pantalon de drap, sans compter les broses, le miroir, etc., etc; cet homme était sous l'influence d'une congestion cérébrale. Or, il me semble que le schako est une coiffure assez incommode, assez pesante par elle-même (depuis des années, on cherche à la remplacer par une autre moins incommode) sans que nous ayions besoin d'en augmenter les inconvénients par le poids d'une masse d'objets qui ont une autre place ou qui sont tout à fait inutiles. Ai-je besoin de vous dire que, dans une marche plus qu'en toute autre occasion, le sang se portera à la tête si elle est chargée d'un grand poids contenu dans une coiffure qui pèse déjà et qui resserre trop ses parois? Obéissez donc à l'injonction de vos Chefs, suivez le conseil que je vous donne ici; n'entassez plus mille objets divers dans vos coiffures, si vous voulez éviter une cause d'apoplexie.

En marche, que le soldat ne reste pas trop souvent, ni trop longtemps en arrière. afin de n'être pas obligé de courrir après le bataillon : les haltes sont assez rapprochées les unes des autres pour qu'il puisse un peu commander à ses nécessités et en attendre une pour y satisfaire. Qu'il s'habitue surtout à ne pas se découvrir, se décolleter, à moins que la chaleur ne soit trop forte, et encore je lui conseille de ne pas le faire, en lui rappelant que portant déjà son arme d'une main, il ne peut que lui être désavantageux de charger encore l'autre d'un nouveau sujet d'embarras. Il doit boire le moins possible, et aux haltes seulement : éviter de boire de l'eau, ou au moins n'en boire qu'une petite quantité. L'eau bue en abondance, donne des coliques, provoque de grandes sueurs, et abat les forces. Quand on est

forcé d'en user, que ce soit en en avalant une ou deux gorgées, et en en gardant un peu dans la bouche pendant quelque temps. Il convient aussi d'être très-modéré dans l'usage de la bière ; outre qu'il est assez commun, en route, d'en rencontrer de mauvaise qualité, elle a les mêmes inconvénients que l'eau ; elle gonfle le ventre et provoque aux sueurs et aux besoins souvent réitérés d'évacuer l'urine. Ne buvez pas d'eau-de-vie, son effet, même quand il n'est pas nuisible à la santé, dure très-peu de temps, c'est comme le coup de fouet que l'on donne aux chevaux faibles et épuisés et qu'il faut renouveler à chaque instant. Un tiers d'eau-de-vie et deux tiers d'eau fraîche forment une boisson très-saine et très-agréable pendant la chaleur et n'a aucun des inconvénients de l'eau et de l'eau-de-vie prises séparément. Si l'on en use avec modération, c'est certainement, après le vin naturel, la boisson la plus saine ; elle est préférable à ces mélanges d'eau et de vinaigre dont on faisait jadis quelquefois des distributions.

ARTICLE II

De la Halte.

Les haltes ont lieu toutes les heures ; elles sont ordinairement de cinq minutes ; il y en a une d'une heure, que l'on appelle *grande*, qui se fait à moitié chemin à peu près de l'étape qu'on doit atteindre, et où l'on prend son repas du matin.

Le soldat en halte doit fermer ses vêtements s'ils sont ouverts, s'essuier la tête, le visage, ne point se découvrir, ni se coucher, ni s'assaoir sur l'herbe des fossés ou les pierres qu'on rencontre sur les bords des routes ; se mettre à l'abri, s'il est possible, quand il fait mauvais temps, et surtout satisfaire à ses besoins. Qu'il se rappelle ici ce que nous avons dit des effets des boissons et qu'il mette nos conseils en pratique. Si quelque partie de son fourniment, de ses vêtements le gêne ou est mal placée, qu'il consacre le temps de la halte à la modifier avant de se remettre en marche. En un mot, qu'il n'oublie pas les dangers auxquels sont exposés ceux qui passent subitement du chaud au froid, et qu'ils évitent avec le plus grand soin, à ce moment surtout, les courants d'air, les ombrages trop touffus, les endroits humides. S'asseoir sur son sac, s'il est absolu-

ment nécessaire de s'asseoir, est la manière la meilleure et la plus sûre pour satisfaire à ce besoin ; et quand il fait froid, qu'il vente beaucoup ou qu'il pleut, il faut, comme dans les temps de repos à l'exercice, marcher doucement, se maintenir en mouvement, afin de ne pas se refroidir.

La grande halte, qui se fait ordinairement dans un village ou un hameau, offre aux soldats plus de commodités que les autres, qui ont toujours lieu en rase campagne, aux abords d'un bois et loin de tout lieu habité. Cependant ils ne doivent point ici négliger de prendre les précautions que nous leur avons indiquées plus haut pour les haltes ordinaires et aux articles *Corps-de-garde, Faction*. S'ils entrent dans les maisons, qu'ils ne s'approchent pas trop subitement des poêles, s'il fait froid, s'ils sont mouillés ; qu'ils s'habituent peu à peu à la température de ces lieux, et qu'alors seulement ils cherchent à faire sécher leurs effets ; enfin, qu'ils n'oublient pas l'avantage qu'il y a pour leur santé à ne pas cesser de se tenir en activité.

Je ne puis terminer cet article sans leur recommander encore d'éviter les excès de nourriture et de boisson. Beaucoup d'entre eux, pour avoir négligé ce précepte à la grande halte, se sont vus, non-seulement punis selon les lois de la discipline, vu qu'ils ne pouvaient plus continuer à marcher dans le rang, mais encore forcés de rester à l'hôpital du lieu où l'on arrive, pour y être soignés d'une maladie qui n'avait d'autre cause que leur intempérance.

ARTICLE III.

Arrivée au Gîte.

Arrivé au gîte et rendu à son logement, le premier soin du soldat qui veut se bien porter et être à même de continuer sûrement sa route, est de se nettoyer, de se laver le visage, les mains et les pieds à l'eau fraîche. Ne croyez pas ces contes que l'on vous fera pour vous engager à vous dispenser de ce dernier soin surtout. Ne croyez pas que l'eau attendrisse les pieds ; ce sont les paresseux, les gens mal propres ou qui ne réfléchissent pas à ce qu'ils disent qui vous donneront un tel avis. Je ne vous dis pas : prenez un bain de pieds pendant un quart-d'heure ; je vous dis : lavez-vous

les pieds promptement, avec célérité, à l'eau fraiche ; vous enlevez la crasse formée par la poussière et la sueur, vous vous rafraîchissez les pieds; et en vous essuyant bien, en ayant grand soin de changer de chaussure, au lieu de vous attendrir les pieds, vous en avez fortifié la peau. Ne le faites pas, suivez les avis de ces conseillers ignorants et stupides, en ce qu'ils parlent de ce qu'ils ne comprennent pas ; ne vous lavez pas les pieds, gardez la même chaussure qui vous a servi à vous rendre à l'étape, et vous aurez bientôt aux pieds des ampoules, des écorchures douloureuses qui vous empêcheront de continuer à marcher, et vous forceront à vous faire traîner à la suite du régiment par les voitures qui transportent les bagages.

Le soldat doit ensuite s'occuper de sa nourriture ; qu'il n'oublie pas ici surtout de préférer la soupe de bœuf à tout autre aliment ; outre qu'elle est plus nourrissante, elle lui procurera l'avantage d'avoir pour le lendemain, à la grande halte, un reste de bouilli qui, avec son pain, formeront un bon déjeûner et lui seront de la plus grande utilité pour le maintien de sa santé; car, ne perdons jamais cela de vue, une nourriture saine et réglée est le meilleur moyen à employer pour se bien porter.

Le reste du jour, il ne doit faire que des courses indispensables, ne doit se livrer à aucun excès ; qu'il visite surtout sa chaussure et y remédie, s'il y a lieu, c'est un point bien important ; enfin, qu'il se couche de bonne heure, pour être frais et dispos le lendemain matin en se remettant en marche.

SECTION III.

Du Soldat en Campagne.

ARTICLE PRÉLIMINAIRE.

En campagne, il est bien plus difficile au soldat de prendre les précautions nécessaires pour combattre avec avantage et sans que le service en souffre, toutes les conditions malsaines au milieu desquelles il se trouve exposé. Tout ceci est subordonné aux revers, au succès, à la position de l'ar-

mée à laquelle il appartient. Les privations de toute nature, d'une longue durée, suivies quelquefois d'une abondance extraordinaire et trop souvent encore remplacées par une nouvelle disette, la mauvaise qualité des vivres, les intempéries des saisons, les changements, les variétés des climats, les veilles, les fatigues, les blessures viennent en masse assaillir le soldat. Comment, dans ces circonstances, donner grande attention au maintien de sa santé ?

C'est principalement dans la force morale et dans le peu de connaissances justes que l'on a pu acquérir, qu'il faut alors chercher un remède et des secours. Une campagne est pour un soldat l'épreuve de sa constitution. S'il est faible, maladif, et qu'il manque d'énergie, de force, de volonté, il reste le plus souvent en arrière, il succombe. S'il résiste, au contraire, à toutes ces causes de maladies réunies, il s'endurcit davantage et devient capable de fournir une longue et belle carrière militaire. Dans ces circonstances, pour parvenir à ce but, qui doit être le seul vers lequel toute ame noble, tout cœur brave doit tendre, il faut mettre à profit ce que nous savons pour éviter les principales causes morbides qui peuvent nous arrêter et même nous perdre ; et, bien qu'en campagne rien ne soit stable, réglé comme en garnison, il est des positions dans lesquelles le soldat se trouve, positions qui se rapprochent beaucoup de celles qui lui sont propres en garnison ; nous voulons parler du *camp* et du *bivouac*. Eh bien là, nous pouvons déjà prendre certaines précautions bien entendues qui, sans nous faire négliger nos devoirs, peuvent au contraire nous rendre plus aptes à les bien remplir, et nous mettent à même de braver impunément toutes les causes d'insalubrité, de maladies lentes ou aiguës qui nous menacent à chaque instant.

ARTICLE PREMIER.

Du Camp.

Une chose digne de l'attention du soldat est la construction de sa tente ou de sa barraque. Le choix du lieu ne dépend pas de lui, je le sais; mais, quel que soit le lieu qui lui est assigné pour s'y établir, il peut toujours s'y prendre de manière à y réunir, autant que possible, toutes les con-

ditions de salubrité, ou du moins s'opposer à toutes ou à quelques-unes des conditions contraires.

En ayant soin d'élever de quelques centimètres au-dessus du sol le terrain qui lui est destiné et que recouvrira sa tente, en lui donnant une légère pente vers l'issue ou porte, il évitera l'influence de l'humidité, qui se trouve toujours dans les lieux bas et fermés. Il parvient encore à ce but et évite les inconvénients qu'apportent avec eux les nids d'insectes et de reptiles, en arrachant toutes les herbes qui recouvrent ce terrain, et qui leur servent ordinairement d'abri. S'il prend la précaution d'en battre la terre, soit avec les pieds, soit mieux encore avec le plat d'une pelle légèrement mouillée auparavant; il évite en même temps l'humidité et la poussière, inconvénients inséparables d'un terrain sablonneux.

Il doit aussi avoir l'attention de bien tendre la toile de sa tente pour que l'eau de pluie coule dessus avec plus de facilité. Un excellent moyen encore pour parer à cet inconvénient et à ce sujet de maladie, c'est de battre avec des baguettes cette même toile, au moment où la pluie commence à tomber. Ayez soin aussi de n'y rien attacher par un fil, une épingle; car alors ce serait le moyen d'arriver au but opposé. Plus d'un soldat s'est réveillé croyant être sous une gouttière qui, avant de s'endormir, avait attaché à sa tente, soit une montre, soit un objet quelconque, par un fils passé dans la toile, ou par tout autre moyen. Quand il est libre de disposer sa tente comme il l'entend, il doit toujours mettre l'ouverture vers le midi et se ménager un courant d'air pur, afin de renouveler celui qui est renfermé sous sa tente.

Une bonne précaution à prendre aussi contre l'humidité et l'effet des grandes pluies, c'est de creuser un petit fossé autour de sa tente, au-dessous de cette partie que l'on appelle *la toile à pourrir*, et qui est couverte de terre. Ce fossé reçoit l'eau qui s'infiltrerait entre le sol et la paille qui le recouvre, et vous évite ainsi une cause de fraîcheurs, de rhumatismes, de catarrhes, etc., etc.... Je sais qu'en campagne, on ne peut pas toujours le faire, bien qu'on ne néglige jamais de le creuser dans les camps d'instruction; je n'en parle ici que pour le rappeler aux soldats et leur en montrer l'utilité, afin qu'ils ne craignent pas un peu plus de fatigue en dressant leur tente, quand ils en auront le temps. Ils seront ample-

6

ment dédommagés de leur peine par les avantages qu'elle leur procurera.

Enfin, je leur recommande de changer souvent la paille ou les herbes sèches dont ils remplissent ordinairement la tente. Il vaut mieux coucher sur la dure que sur une paille vieille ou une litière que l'humidité naturelle du sol tend toujours à désorganiser et à putréfier En ne négligeant pas cette précaution, ils courront moins la chance de contracter certaines maladies, telles que fièvres intermittentes, et quelquefois mortelles.

ARTICLE II.

Du Bivouac.

Le bivouac est tantôt à l'abri, tantôt en plein air. Il faut, dans tous les cas, y être bien couvert, ne jamais trop s'approcher du feu quand il fait froid, surtout quand il gèle et qu'on revient de la faction. L'approche du feu dans ces cas expose à la gangrène du nez, des oreilles, des doigts et des orteils. Il est bon d'être toujours un peu en activité, et de ne se reposer que dans les endroits les plus secs et les plus élevés du bivouac. Dans les bivouacs marécageux ou quand on ne peut faire de feu, il est prudent de ne pas céder au sommeil. Il ne faut pas non plus abuser des liqueurs alcooliques; nous avons exposé la sagesse de ce conseil à l'article *Faction et Corps-de-garde.*

ARTICLE III.

Observations Générales.

Le soldat en campagne doit être très ménager de ses forces : comme en toutes les phases de la vie, mais ici principalement où le salut de tous dépend quelquefois du salut d'un seul, il ne doit pas compromettre ses forces, sa santé, sa raison par des excès de manger, de boisson et de femmes, afin d'être en état de faire face à toutes les circonstances au milieu desquelles il peut se trouver. Il doit entretenir son esprit et son corps dans une sage activité, chercher à maintenir sa gaîté, exciter celle de ses camarades, resserrer plus que jamais ces liens de camaraderie dont nous avons parlé plus haut : c'est ainsi qu'il parviendra à être le digne descendant de ces vieux soldats dont aucun danger, aucune privation n'ont jamais pu abattre le courage; c'est ainsi que, bien méritant de la Patrie, il entendra

son nom célébré comme les leurs dans ces chansons de guerre et de bravoure qui viennent nous délasser, nous distraire même de nos plus grandes fatigues ; c'est ainsi enfin que le soldat préviendra ce découragement qui cherche souvent à s'emparer de son cœur, terrible découragement qui est bien plus funeste, et qui entraîne bien plus de morts après lui que les boulets, la mitraille, et toutes les causes d'insalubrité réunies.

Quand les vivres sont malsains, il trouvera plus d'avantage à s'en priver qu'à en faire usage. Qu'il se rappelle ce que nous avons dit à ce sujet à l'article préliminaire *de la Garnison.* Ceci cependant est très-subordonné à la nécessité.

Le soldat, pour son propre avantage et pour celui de ses camarades, qu'il ne doit jamais perdre de vue, évitera aussi le gaspillage de quoi que ce soit, et s'abstiendra de cette manie de destruction à laquelle on n'est que trop souvent enclin en campagne. Bien souvent, sans motif aucun, elle s'étend à des choses que l'on aurait bien voulu retrouver plus tard, et qui peuvent devenir d'une nécessité urgente.

Qu'il ne recueille pas dans la campagne, pour sa nourriture, des racines, des herbes, des fruits, à moins de les connaître parfaitement, sans cela il pourrait commettre des méprises funestes à lui et aux autres, en faisant usage de plantes vénéneuses et malfaisantes, au lieu de plantes utiles et nutritives.

Comme en marche, qu'il se charge le moins possible, qu'il rejette toutes les choses inutiles, et qu'il préfère toujours en poids la nourriture, telle que pain, riz, etc., à d'autres objets qui n'ont aucun prix pour le soldat en campagne, et qu'il est souvent obligé d'abandonner plus tard sans profit.

Enfin, pour terminer, nous rappellerons ici au soldat le secret que nous lui avons donné plus haut pour la conservation de sa santé : *propreté, travail, tempérance.* Nous y ajouterons *générosité.* Je ne dirai rien de plus là dessus. — Le soldat, s'il n'a pas compris les principes de santé et d'honneur que j'ai cherché à lui donner, ne comprendrait pas davantage toute autre explication.

SECTION IV.

Des signes de maladie et de quelques moyens à employer pour la prévenir.

Maintenant que nous avons considéré le soldat dans les différentes situations où il peut se trouver ; que nous lui avons indiqué la manière de se prémunir le plus possible contre les maladies auxquelles l'exposent incessamment son état et ses devoirs rigoureux , nous devons lui faire connaître à quels signes il pourra juger de la nécessité pour lui-même de se mettre au régime ou d'employer quelques-uns des remèdes bien simples et cependant très-efficaces que nous lui ferons connaître plus tard. Bien entendu qu'il ne se servira de ces conseils qu'autant qu'il lui sera impossible d'avoir recours à un Chirurgien.

Nous l'avons dit plus haut , et nous ne nous lasserons jamais de le répéter , tant ce principe est important pour le maintien de la santé , le régime et la diète sont les moyens les plus efficaces que l'on puisse employer pour s'opposer à la plupart des indispositions ; ils préviennent même souvent l'invasion de maladies sérieuses. D'ailleurs ils conviennent dans toutes les maladies et sont la base essentielle de tout traitement curatif.

Les soldats reconnaîtront , à l'apparition des signes généraux ou locaux suivants , la nécessité de s'imposer quelques jours de diète et de régime.

Des douleurs de tête , principalement au front , des battements précipités aux tempes et derrière les oreilles , de la rougeur au blanc des yeux , des étourdissements , des vertiges ; une rougeur très-prononcée à la partie supérieure des joues , avec chaleur générale.

Une pâleur plus grande que de coutume , une teinte bleuâtre de la paupière inférieure , quand elle ne se manifeste qu'accidentellement , une nuance de couleur jaune plus ou moins prononcée sur le visage et dans le blanc des yeux.

L'enchifrènement ou difficulté de respirer par le nez , la sécheresse ou la trop grande humidité des narines , le défaut d'odorat non habituel , la mauvaise odeur du nez.

Le bourdonnement, le sifflement, la douleur d'oreilles persistant après qu'on les a nettoyées.

L'amertume, le mauvais goût de la bouche, l'empâtement, sensation semblable à celle produite par un corps gluant et pâteux, la mauvaise haleine ; la saleté non habituelle des dents, de la langue, la rougeur de la pointe et des bords de celle-ci, la sécheresse de la bouche et la soif inextinguible, sans fatigue ni autre cause semblable.

Un sentiment de chàtouillement, de chaleur au fond de la bouche, la difficulté d'avaler, l'enrouement, l'extinction de voix.

La difficulté de tourner la tête, de la pencher d'un côté ou d'autre, celle d'ouvrir la bouche, de desserrer les màchoires.

Des douleurs de poitrine vagues ou déterminées, étendues ou circonscrites, de la douleur et une chaleur extraordinaire entre les deux épaules, une toux douloureuse et incessante, produisant un sentiment de chaleur et de déchirement à la poitrine et à la gorge ; l'ardeur et la sécheresse de celles-ci, des crachats écumeux, fréquents, avec des stries de sang ou du sang pur, répandant une mauvaise odeur, ou ayant un goût de sel.

Des battements de cœur, forts, fréquents, ou petits, resserrés, rapprochés ou se représentant dans des temps plus éloignés les uns des autres qu'à l'ordinaire.

La fièvre enfin, dont l'invasion ne trompe jamais celui qu'elle affecte.

Des douleurs d'estomac, un sentiment de plénitude, un poids, si vous aimez mieux, des chaleurs, des envies de vomir, des vomissements d'aliments, de bile ou de glaires.

Le gonflement du ventre, général ou de côté, sa rétractation vers les reins, sa dureté ; la sensation de tumeurs douloureuses paraissant çà et là sur le ventre, des coliques, des douleurs de reins, de bas-ventre, des gargouillements d'intestin.

La difficulté d'aller à la selle, des selles brûlantes, un sentiment de cuisson à l'anus, sa rétractation douloureuse aux bourses, la constipation depuis plusieurs jours, la fréquente envie d'aller à la selle, la diarrhée, des selles sanguinolentes.

Un sentiment d'ardeur et de brûlure en urinant, des urines troubles,

fréquentes , très-foncées , d'une odeur plus forte qu'à l'ordinaire , l'envie fréquente d'uriner et la difficulté ou l'impossibilité de vaquer à ce besoin.

Le brisemeut et la douleur des membres et des articulations , un sentiment de lassitude ou de sommeil extraordinaire.

Des bâillements fréquents et répétés , des frissons , des bouffées de chaleur subites et plus ou moins durables , alternatives ou continues.

L'évanouissement , la rougeur de la peau , par partie ou tout entière , l'apparition de boutons plus ou moins grands , nombreux , rapprochés les uns des autres.

Tels sont les principaux signes qui , lorsque , séparés ou réunis , ils ont une certaine durée , comme douze , vingt , quarante-huit heures , indiquent l'approche ou l'invasion d'une maladie de tête , de poitrine , d'estomac , etc. , etc.... , et qui nécessitent un régime plus ou moins sévère , suivant leur nombre , leur intensité ou leur force.

Le régime peut se graduer de la manière suivante : d'abord , on commence par se priver du superflu , tel que bière , vin , eau-de-vie. On évite , quand on peut le faire sans manquer à ses devoirs , la salle d'armes , de danse , de gymnastique , l'école de natation ; si l'on a l'habitude de fumer , de chiquer , de priser , et que les signes de maladie se présentent à la bouche , au nez , à la gorge , on se privera de l'usage du tabac ; puis on supprimera celui de la viande ; enfin , on se bornera au bouillon pur , puis coupé avec de l'eau , et encore , dans ce cas , il vaut mieux se contenter de ne prendre que de la tisane.

On peut faire usage , dans presque toutes les indispositions , d'une tisane composée d'orge , de chiendent , de bois de réglisse (de chaque une once , pour trois litres d'eau) , à laquelle on fera faire quelques bouillons. L'eau bouillie avec de la mie de pain ou des croûtes de pain grillées , du son , fait aussi une excellente tisane dans le cas dont il s'agit. On en fait enfin , avec le même avantage , avec des feuilles , des fleurs de mauves , de la graine de lin , de la racine de guimauve ; on la rend plus ou moins épaisse ou forte par l'ébullition , et l'on s'en sert en lotion , en injection , etc. Dans quelques cas , dans les maux de gorge surtout , la tisane faite avec des feuilles de ronces , de mauves , du miel et quelques gouttes de vinaigre , est très-salutaire , soit comme boisson ,

soit comme gargarisme. Quand il y a défaut d'appétit, que la digestion est lente et difficile, sans indisposition marquée, la tisane faite avec du pissenlit, ou ce qu'on appelle en pharmacie *espèces amères*, et à qui l'on donne ce nom, est très-utile.

On diminue et souvent on guérit, s'y l'on s'y prend dès le principe, les maux d'yeux, de gorge, d'oreilles, de tête et de toute la partie supérieure du corps, par des bains de pieds très-chauds, où l'on met une certaine quantité de cendres de bois, de sel commun, de vinaigre, ou de farine de graines de moutarde. Seulement il faut avoir la précaution de ne faire usage de ce remède qu'étant à jeun, de bien s'essuyer les pieds et les jambes en en sortant, et de les recouvrir promptement, ou mieux de se coucher et se tenir bien couvert immédiatement après. Dans ces mêmes cas, la vapeur de l'eau chaude dirigée vers les yeux, la gorge, est très-bienfaisante, ainsi que dirigée vers l'anus et le bas-ventre, en cas de douleurs, de coliques et de difficulté d'aller à la selle.

En cas de douleurs, d'abcès commençants, de tuméfaction, on applique avec succès, sur presque toutes les parties du corps, un cataplasme de mie de pain, de farine de lin. Ce cataplasme produit le même effet dans les violentes coliques qui se déclarent à la suite d'un refroidissement surtout, si l'on a soin de les faire précéder par un bain de pieds et de se tenir couché et chaudement. Ce moyen est encore bien avantageux dans les douleurs, le point de côté et les maux de reins.

Dans ces deux dernières affections, on emploie avec le même avantage les ventouses sèches. Ce remède est très-facile à appliquer et n'offre aucun danger, en l'exécutant de la manière suivante. On prend de petits verres à liqueur, on allume un morceau de papier que l'on met dans un verre, on renverse promptement celui-ci sur la partie douloureuse du corps, on exerce dessus une légère pression. La peau se gonfle, rougit, et le verre tient seul; on en applique ainsi trois ou quatre autour du point douloureux. Au bout d'un demi-quart d'heure, on enlève les verres en mettant un doigt et en pressant un peu sur la peau qui est en contact avec eux.

La fièvre, les maux d'estomac et de ventre réclament toujours le repos et la diète; lorsque ces affections ne cèdent pas à ces moyens au bout de deux jours au plus, elles sont de nature à être traitées à l'hôpital. Les

diarrhées sans fièvre ni douleurs cèdent souvent à ce régime, auquel on joint une panade de farine grillée, à prendre le soir en se couchant.

En général, toutes les indispositions chez un jeune sujet se termineront heureusement et promptement par le régime, la diète et l'usage d'une boisson émoliente ou adoucissante.

En cas d'indisposition, il convient de se couvrir plus qu'à l'ordinaire, de s'exposer le moins possible à l'air humide, au vent, au froid, à une trop grande chaleur, à la fatigue, surtout dans les maladies commençantes de poitrine, de ventre, et ne jamais oublier ce principe, que la boisson doit toujours être tiède ou du moins à la température de la chambre ou du lieu qu'on habite.

Nous avons dit quels étaient les avantages de la tempérance et les conséquences funestes auxquels étaient soumis ceux qui n'en suivaient pas les lois. Bien que nous croyons que ces cas deviendront de plus en plus rares à observer parmi les soldats, nous ne pouvons nous dispenser de leur donner quelques conseils à mettre en pratique, soit sur eux, soit sur les camarades qui se seraient exposés aux suites de l'ivresse. Il est très-prudent de se mettre au régime pendant les premiers jours qui suivent celui où l'on s'est enivré. Quand un homme est atteint d'un tel accès d'ivresse qu'on est obligé de le transporter, il faut, aussitôt qu'on le peut, le mettre dans un lit, le bien couvrir, ou, à défaut de lit, dans du fumier récent, la tête un peu élevée; le froid est mortel dans l'ivresse, il faut donc éviter que son action se porte sur l'individu qui est ivre. Si on le peut, on cherchera à le faire vomir, soit en lui châtouillant la gorge avec les barbes d'une plume, soit en lui faisant avaler de l'eau tiède, de l'huile.

Quelquefois il arrive que des soldats, à la suite d'une émotion forte, d'un changement brusque de température, d'immersion dans l'eau froide, ou d'une cause inconnue, sont atteints de quelqu'accident nerveux, d'épilepsie vraie ou simulée; ils doivent alors être deshabillés promptement, débarrassés de tous liens qui pourraient gêner la respiration ou la circulation du sang, tels que jarretières, cols, ceintures; couchés sur leur lit, et en attendant l'arrivée de l'officier de santé, qu'il faut aller prévenir sur le champ, les camarades l'y retiendront doucement, sans employer

leurs forces qui, mal dirigées, pourraient leur nuire. Qu'on évite que le malade ne se blesse à la tête ou à toute autre partie du corps, soit en tombant, soit en se heurtant contre un corps dur quelconque, et surtout qu'on prenne garde de ne pas se laisser saisir, soit par ses mains, ses dents; car dans ce cas il est arrivé bien des accidents graves (fractures, luxation des doigts, morsures) à ceux qui ont négligé cet avis, soit par oubli, soit par ignorance.

Souvent à la suite d'un coup, d'une chute, d'un mouvement mal dirigé, on se *démet*, on se foule le pied ou la main; cet accident se reconnaît à l'impossibilité de remuer l'articulation blessée, et à la douleur, la chaleur, la tuméfaction ou enflure qu'on remarque bientôt. Il faut, dès qu'on le peut, mettre le membre, jusqu'à quatre pouces environ au-dessus de l'articulation lésée, dans l'eau froide, dans l'eau courante s'il est possible, l'y laisser pendant trois ou quatre heures, et renouveler l'eau à mesure qu'elle s'échauffe, quand on a plongé le membre blessé dans un vase. Ce moyen, bien douloureux, il est vrai, employé au moment même ou quelques moments après l'accident, est des plus efficaces, et n'empêche nullement l'emploi de ceux qui, plus tard, seraient jugés nécessaires par les officiers de santé, que l'on appellera le plus tôt possible.

Quant aux contusions légères, des compresses imbibées dans l'eau froide, mêlée avec quelques gouttes de vinaigre, d'eau-de-vie, ou dans laquelle on aura mis quelque peu de sel, suffiront pour les résoudre. Les contusions des membres sont traitées avec avantage par des frictions sèches et réitérées, ou faites avec un mélange d'eau-de-vie et de savon. Les contusions fortes et très-étendues réclament toujours les soins des officiers de santé.

Nous ne parlerons qu'à peine, en terminant cet article, des plaies et des blessures légères; elles ne demandent qu'une réunion prompte; on y parvient facilement en évitant qu'elles ne restent trop longtemps au contact de l'air; les soins de propreté pourvoiront au reste du traitement.

Dans le cas d'hémorrhagie, si elle est simple ou plutôt légère, on peut chercher à l'arrêter, à la diminuer au moyen de linges trempés dans de l'eau très-froide, salée, vinaigrée, dont on recouvre la blessure; si elle est inquiétante, si le sang sort avec abondance, si le blessé perd rapide-

ment ses forces, et si le chirurgien, qu'on doit appeler promptement dans tous les cas, n'est pas arrivé, on apposera une ligature, une bande, une cravate ou mouchoir, que l'on serrera de manière à intercepter la circulation du sang venant du cœur à la plaie qui lui donne issue; ainsi, par exemple, si par suite d'un coup de sabre, une plaie faite à l'avant-bras donne lieu à une hémorrhagie, on placera son point de compression au-dessus de la plaie, au milieu du bras, en ayant soin de prendre l'os pour point d'appui.

La gale et la maladie vénérienne sont des maladies dont les signes sont trop évidents, trop connus des soldats pour m'arrêter à leur en parler; d'ailleurs, l'une et l'autre sont de nature à être traitées sur-le-champ et méthodiquement pour parvenir à les guérir. Il est donc de l'intérêt du soldat, de l'intérêt de tous ses camarades de les déclarer aux officiers de santé, dès qu'ils croient seulement en être atteints. Qu'ils se défient de ces prétendus remèdes qu'on leur vante comme spécifiques, qu'ils achètent à grand prix, et qu'ils payent, hélas! encore plus cher qu'ils ne le pensent, par le sacrifice de leur santé, de leur avenir. Ils ont tous sous les yeux des exemples trop frappants, trop de malheureuses victimes de l'ignorance et de la cupidité, pour que je m'arrête à en citer quelques exemples.

Je ne dirai rien non plus des hernies : la gêne et les souffrances qu'elles occasionnent, engagent le soldat à réclamer auprès de ses chirurgiens un bandage pour les maintenir.

Il est du plus grand intérêt pour les soldats qui arrivent au corps, et qui n'ont eu ni petite-vérole, ni vaccine, de se présenter aux officiers de santé pour être vaccinés. La petite-vérole étant toujours plus ou moins meurtrière, ils courrent une chance de mort, ou du moins de maladie très-grave, en négligeant de prendre cette précaution. On voit donc de quel avantage immense est la vaccine : elle ne met jamais la vie en danger, et en imposant à l'homme une affection cutanée insignifiante et souvent à peine perceptible, elle le préserve de la plus redoutable des maladies, elle le garantit de toutes les affreuses difformités que celle-ci entraîne à sa suite.

La vaccination est une opération fort simple, facile et nullement douloureuse.

Un noyé qu'on vient de retirer de l'eau doit être déshabillé et débarrassé de toute ligature qui peut gêner la libre circulation du sang. Il doit être couché sur un plan un peu incliné et la tête haute Il faut bien se garder de le pendre par les pieds, la tête en bas, sous le vain prétexte de lui faire rendre l'eau : cette pratique, des plus funestes, a coûté la vie à plus d'un individu qui existeraient encore, s'ils avaient reçu des secours mieux entendus. Il faut se hâter d'appeler un homme de l'art, et, en attendant son arrivée, commencer par faire des frictions sur le tronc et sur les membres avec des brosses ou un morceau de laine : il faut exercer avec la main posée à plat et les doigts écartés, des pressions douces et ménagées sur le ventre et la poitrine, de manière à imiter le mouvement de la respiration dans ces parties. L'insufflation de l'air faite comme à l'ordinaire, mais sur la bouche ouverte de l'asphyxié, peut être utile en faisant rendre des gouttelettes d'eau qui pourraient avoir pénétré dans les poumons, et en ranimant, par la chaleur et le mouvement, l'air retenu dans ces organes et la vitalité de ceux-ci. On peut aussi insuffler de la fumée de tabac dans le fondement du malade, en s'y prenant de la manière suivante : deux pipes de terre, chargées et allumées sont maintenues réunies par les ouvertures de leurs fourneaux au moyen d'un morceau de papier fort plusieurs fois roulé autour d'eux. Le tuyau de l'une des pipes est introduit avec ménagement dans l'anus de l'asphyxié et l'autre aboutit à la bouche de l'un des assistants, qui, au lieu d'aspirer, repousse au contraire la fumée à l'intérieur par le premier tuyau dont nous avons parlé. Cette opération peut être suspendue et renouvelée plusieurs fois. On peut aussi, lorsque l'on a une seringue à sa disposition, donner un lavement fait avec une once de tabac à fumer et de sel, sur lesquels on verse de l'eau bouillante, qu'on laisse refroidir jusqu'à température moyenne. Dans les intervalles de ces soins, il faut maintenir le noyé le plus chaudement possible, si l'on n'a pas de lit, ni de fumier récent pour l'y mettre et lui tenir toujours la tête et la poitrine élevées. Un dernier avis sur ce sujet, c'est de ne jamais se décourager, et attendre, pour cesser tout soin, que la voix de l'homme de l'art ait prononcé *qu'ils sont désormais inutiles*.

J'aurais voulu vous indiquer encore la conduite à tenir dans le cas où

l'on trouve un homme asphyxié par la vapeur du charbon, des gaz délétères, ou mort de froid ; mais le temps ne me permet pas d'embrasser ce plan. Je me propose d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, si mes intentions et mes efforts me méritent quelqu'encouragement de la part de mes Examinateurs, de le refaire en entier ; alors je ne manquerai pas de combler cette lacune.

Enfin, un soldat qui a son honneur à cœur, doit s'abstenir de simuler des maladies dans l'espoir d'être réformé. Il ne peut tromper longtemps les officiers de santé à leur égard, et il a la honte de passer, aux yeux de ses camarades, pour un être pusillanime, sans caractère, sans énergie, sans courage, qui ignore, qui ne sent pas que le premier devoir d'un Français est de servir son pays aux dépens même de l'espoir de son avenir et de sa vie. Il traîne d'hôpitaux en hôpitaux, est exposé à des épreuves pénibles, désagréables, douloureuses, honteuses même, et finit souvent par y trouver la mort, victime des moyens qu'il a employés pour se faire exempter du service militaire.

Je termine ici, et je me demande si j'ai atteint le but que je me suis proposé. Je ne le crois pas : cependant j'ai fait tous mes efforts pour donner aux soldats une règle de conduite qui, dans toutes les circonstances, les mettra à l'abri de bien des maux, et les rendra heureux. N'ai-je pas réussi ? c'est mon incapacité et non ma bonne volonté qui en est cause ; je recommencerai, et j'aurai bien plus de force si j'ai le bonheur d'entendre dire à MM. les Examinateurs :

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.

